



De temps en temps...

*Échos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique –
Entre mémoire et avenir
Années 2010-2011 – n°8*

**Siège
Activités**

**Courriel
Site
Compte
Prix**

APA-Bel –asbl
Sq. Armand Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Le Phare
935-937 chée de Waterloo, 1180 Bruxelles
apabel@apabel.be
<http://www.apabel.be>
ING 310-1698823-51
4 EUR

Avec le soutien de l'Échevinat de la Culture d'Uccle





Sommaire

Avant-propos.....	4
Échos de lecture	5
Suzanne Cantinieaux-Duwaerts, <i>Un couple au fil du vingtième siècle</i>	6
Simone Bellière, <i>Trois jours pour la mémoire, Birkenau, Auschwitz, Cracovie 1989</i>	9
Maximilien Philips, <i>Le jardin des retours</i>	10
Michel Le Haen, <i>Le développement du taxi est facteur inhérent à la vie de notre urbanité présente et future : témoignages et perspectives</i>	11
Judith Meurrens, <i>Question de confiance</i>	12
Fiorella Giovanni, <i>La dame aux chats - Discours avec Minette</i>	13
Fiorella Giovanni, <i>Le Voyage à Venise</i>	13
Fiorella Giovanni, <i>Anecdotes italiennes, 1961-1997</i>	14
Nicole Delage, <i>La baraka</i>	15
Jacques Vincent, <i>Mes années perdues</i>	16
Hubert Benkoski, <i>Une famille ordinaire... .. une famille juive ordinaire</i>	17
Francine Flament, <i>Ma guerre à quatre ans</i>	18
Francine Flament, <i>La quincaillerie de la Chasse</i>	20
Francine Flament, <i>Voyage à Cali</i>	21
Marguerite Jamar, <i>Madame Ma</i>	22
Léon Michaux, <i>Et l'enfance passa – Fils de prolo, du baby boom et de l'instruction publique</i>	24
Annexe : Colloque international « Télémaque »	25
APA-Bel : qui sommes-nous ?.....	29
Membres d'honneur	30
Membres associés	31
Un réseau européen	32



Avant-propos

Chère lectrice, cher lecteur,

J'ai le plaisir de vous présenter le huitième numéro de notre recueil d'échos de lecture de textes autobiographiques non publiés. La plupart de ces documents ont été recueillis en 2010-2011. Souvenirs de guerre, enfance ouvrière, animal domestique, voyages de plaisir ou de commémoration... les auteurs nous font entrer, chacun à sa façon, dans les grands et petits événements de leur vie.

Notre tâche d'« écotiers » consiste à donner un aperçu du contenu autant que de la forme de ces documents – dans le plus grand respect de l'écriture, des opinions et de la sensibilité des auteurs. Dans cette optique, l'écho constitue la trace écrite de notre accueil, de notre ouverture à tous les types de documents autobiographiques que l'on souhaite nous confier. Aucun formulaire toutefois pour vérifier cette nature autobiographique : la parole de l'auteur fait foi.

Vous trouverez également dans ce numéro un bref rapport du colloque européen « Télémaque » organisé par l'APA-Bel en avril 2011, grâce au soutien de la ministre de la Culture Fadila Laanan et au financement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Dirigé par Beatrice Barbalato et Albert Mingelgrün, « Télémaque » était consacré aux modes d'archivage et d'interprétation des témoignages autobiographiques. Il a réuni des intervenants du Royaume-Uni, de Suisse, de France, d'Italie, d'Espagne et, bien entendu, de Belgique. Les actes de ce colloque sont édités aux presses de l'UCL et peuvent être obtenus en nous contactant.

« Télémaque » a mis en lumière la multiplicité et la diversité des initiatives similaires à la nôtre : nous ne sommes pas seuls, l'Europe bourdonne d'activités semblables ! Dans la foulée de ce colloque, l'APA-Bel s'est d'ailleurs affiliée à l'International Autobiography Association (IABA).

« Télémaque » nous a également permis de rénover de fond en comble notre site internet, dorénavant sur www.apabel.be. Visitez-le sans tarder et inscrivez-vous à la *Newsletter* pour être au courant de nos activités !

Enfin,, l'année 2012 sera celle d'une double célébration : en septembre, notre association fêtera le dixième anniversaire de sa fondation et nous devrions accueillir cette année le 200^e « dépôt ». Tout cela sera annoncé sur notre site et via notre circulaire électronique.

Il me reste à vous souhaiter une excellente lecture et à vous donner rendez-vous l'année prochaine.

Rolland Westreich
Président APA-Bel

P.S. : L'APA-Bel s'appuie sur le travail de bénévoles – comme vous... N'hésitez donc pas à nous contacter pour participer à la lecture et à la rédaction des échos. Vous pouvez également nous soutenir financièrement en devenant membre affilié, moyennant une cotisation de 15 euros à verser sur notre compte 310-1698823-51.



Échos de lecture

Le temps d'une embellie, d'une échappée, le temps d'oublier les mots déjà lus, relus, pour s'ouvrir aux mots innombrables, imparfaits, mais vifs et chatoyants, aux mots pas encore lus, puis se ressouvenir de tous les mots rencontrés, en jouer, en rêver.

C'est un régal de s'exercer à écouter le léger murmure, un régal de réveiller les voix anonymes, un régal de découvrir les harmonies offertes par le hasard, un régal d'éclairer d'un simple écho la solitude.

Tous, nous sommes des voyageurs engagés sur un chemin obscur, mais chacun, guidé par une lumineuse, fragile, irréductible et précieuse fantaisie.

Prendre soin de cette poussière d'étoiles qui se lève sous nos pas, de cette voie lactée à l'envers.

Lire, lire à nouveau, écrire à son tour, relire, c'est laisser derrière soi d'humbles bornes, vite à moitié effacées ou mangées par la broussaille, mais tenaces, fidèles à qui sait les débusquer et peut-être plus sûres que d'autres pour ne pas s'égarer.

À tous ceux qui, héritiers que nous sommes du siècle le plus sanglant, le plus dévastateur, sont troublés par l'impression que tout devient incertain.

Marie Larrieu, membre du CA APA-Bel, lectrice



Suzanne Cantinieaux-Duwaerts, *Un couple au fil du vingtième siècle*

321 pp.

[APA-Bel 143]

Écho : Beatrice Barbalato

Tapuscrit (321 pages, d'environ 5 000 caractères par page) déposé à l'APA-Bel le 30 juin 2008 par l'auteure. Ce travail est dédié à son mari :

« À la mémoire de mon mari

Grâce à la collaboration de
mon petit-fils Marc
mon neveu Jacques Schaar
mon fils Michel »

Née le 7 juillet 1920, Suzanne raconte sous forme d'autobiographie et de mémoires la période qui va de la Première Guerre à la fin du XX^e siècle. *Un couple au fil du vingtième siècle* est un récit méticuleux de sa propre vie par rapport aux événements historiques majeurs qui l'ont traversée. Même en lisant seulement les titres des LX chapitres (distribués en VI livres) on voit bien l'attention que l'auteur prête à la stricte correspondance entre vie privée et vie publique. Des photos de la famille et des voyages sont des points de repère référentiels du texte.

« *Seule anesthésiste à l'Hôpital Saint-Pierre* » (chapitre XIV), aux prises avec des cas difficiles, la vie n'a pas été facile. Nous sommes dans les années 50.

Suzanne évoque plusieurs des événements remarquables dans l'histoire des membres de cette famille à l'esprit ouvert et cosmopolite.

Un moment assez important a été l'organisation en 1958 pour l'Exposition universelle de Maurice Duwaerts (mari de Suzanne) du Pavillon du Brabant. « *Au Pavillon du Brabant, toutes les nationalités seront les bienvenues y compris les pays de l'Est* » (p. 101). Suzanne tient aussi à rappeler combien son mari a opéré pour faire connaître le Brabant bilingue et sa grande tolérance. Mais – dit-elle – en 1993 les politiciens vont scinder le Brabant bilingue sans problèmes par une frontière linguistique artificielle, et placer les communes de la périphérie, même avec les 80 % de francophones, sous le contrôle du gouvernement flamand. Ils vont créer des Régions capitales de l'Europe, ce qui engendrera de nombreux problèmes en ces provinces, surtout aux enfants des écoles provinciales. « [...] à force de s'acharner contre le Brabant celui-ci finira par disparaître totalement. [...] Bruxelles et le Brabant sont aujourd'hui le cœur envié des institutions européennes. Cela n'a pas été sans mal bien sûr et, en de nombreuses circonstances, il a fallu vaincre l'hostilité des ultra flamingants et wallingants » (p. 119).

Ce bouquin se structure comme une autobiographie et un mémoire, et présente des points de vue en perspective, qui ouvrent la voie à l'avenir.

La langue

En observant ce texte d'un point de vue linguistique on comprend déjà l'essentiel. Le texte se déroule à travers des propositions énoncées par parataxe, rythmées par l'indicatif imparfait ; de temps en temps le présent fait irruption comme pour éterniser des moments-clés de la vie des protagonistes.



Aucun excès d'adjectivation n'y est présent, de très rares « atténuantes » linguistiques s'intercalent entre les différentes phrases. On enregistre la présence sporadique d'adverbes de lieu et de temps. Et du début à la fin la forme des expressions garde la même teneur.

Narratologie

L'incipit du récit se rapproche des stratégies du manuscrit retrouvé (cf, entre autres : *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki, *I promessi sposi* d'Alessandro Manzoni, etc.). Une manière de justifier à travers le hasard sa prise de parole autobiographique :

« *Un vol ! Banal en soi en cette fin du 20ème siècle. Des cartes éparpillées partout... Tiens, une carte de maman, que d'années ont passé ! Je me souviens... Elle nous racontait la guerre de 14-18* » (p. 5). Une fois soulevé le couvercle des souvenirs, la narratrice entre en scène avec son petit moi. En se rattachant aux mots de sa mère, en s'inscrivant dans un sillon, elle légitime son droit de parole. Mais ce n'est qu'une révérence envers le lecteur, parce qu'en vitesse son moi prend sa place.

Les catégories de l'espace et du temps sont soudées. Chaque épisode est situé dans un espace tellement précis (bâtiments, villages, forêts, villes) que nous pourrions le retrouver, ou identifier ce qu'il en reste : « *Pour la petite histoire, le roi Albert et la reine étaient logés dans les trois dernières villas des dunes de La Panne, villas que les Allemands furent dynamiser en 1940, lors de leur dernière invasion* » (p. 5). Aucun lieu idéal, imaginaire n'est évoqué.

Le temps de la narration se déroule régulièrement : il suffit de lire le sommaire pour comprendre que l'intention de l'auteur est de rendre compte de l'histoire chorale de sa famille tout au long du XX^e siècle. Cependant, c'est en positionnant le passé en perspective que tout y prend son sens. C'est la Suzanne d'aujourd'hui qui parle à chaque fois : « *Quant à l'euthanasie, chez nous en cette fin du XX^e siècle, le problème n'est toujours pas réglé. Il vient seulement de l'être en 2001* » (p. 37). Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres : pour Suzanne c'est l'actualité qui perce l'épaisseur du passé en le signifiant. Un passé qui n'est jamais emplâtré par son récit.

La catégorie temporelle, qui discipline le tissu de la narration à travers le respect de la chronologie, met toujours en valeur la signification éthique, au sens large, des comportements. Et si, comme on vient de le dire, l'ordre chronologique est une dominante, des parallélismes jouent un rôle important de synchronisation, en ouvrant d'autres horizons dans la perception des événements, relativisés à travers des exemples venant d'autres cultures, d'autres pays.

C'est dans cet esprit que les chapitres dédiés aux voyages sont conçus (XLIV-LVIII).

La narration est strictement homodiégétique : la narratrice assume à travers son « je » (qui parfois devient un « nous ») la responsabilité du récit. Aucun document n'est en pièce jointe, aucune parole n'est donnée à autrui. Des phrases courtes en discours direct – strictement appropriées au moment qu'elle relate – ponctuent rarement certains passages. Suzanne reste le maître de son discours, l'épicentre.

Un couple au fil du vingtième siècle traverse les deux guerres mondiales. Des pertes de membres de la famille, des péripéties, y sont évoquées, et pourtant elles ne prennent jamais la forme de tragédies. Un récit-saga, qui valorise la choralité et incite à une vision de paix, constructive. Suzanne, femme médecin, avec sa déontologie, avec sa connaissance du corps humain, de ses souffrances, de ses déficits et de ses potentialités, alerte toujours sur le danger de fausses mythologies, de fausses croyances. En filigrane sa compétence de médecin tisse la toile d'un récit lucide, illuminé et illuministe sans squelette dans l'armoire, où les idées reçues sont bannies (voir p. 80). Elle n'utilise jamais sa boîte à outils scientifique pour légitimer et



crédibiliser les informations : sa culture de médecin, bien présente dans le récit, avec un sens humanitaire profond et convaincu, est son habitus mental.

Ce travail, dont il est difficile de rendre compte dans un bref espace, riche en informations, témoigne d'un sens de responsabilité civique à 360° degrés.



Simone Bellière, *Trois jours pour la mémoire, Birkenau, Auschwitz, Cracovie 1989*

37 pp.

[APA-Bel 155]

Écho : Rachel Lipszyc

Ce document se compose de 19 pages dactylographiées, 8 pages manuscrites, 8 photos.

Simone Bellière raconte son voyage en Pologne organisé par la Fondation Auschwitz. Sur les quatre jours prévus sur place, deux seront consacrés à la visite du camp d'extermination de Birkenau et à celui du camp de concentration d'Auschwitz ; les deux autres seront des visites guidées dans la ville de Cracovie et le château royal de Wawel.

Deux jours pour comprendre et intégrer ce qu'était la machine infernale des déportations, des chambres à gaz, des expériences médicales, du travail concentrationnaire, des crématoires et de la marche de la mort pour des millions d'hommes, de femmes et d'enfants juifs.

Dans le groupe il y a Laurie (nom d'emprunt ou prénom imaginaire). Les deux femmes sympathisent. Laurie est une survivante du camp de la mort d'Auschwitz. Elle raconte la gorge serrée sa déportation, l'enfer. Elle dénude son bras gauche sur lequel Simone peut lire le numéro 76.604, tatoué. « *C'est alors* », dit Laurie, « *que nous avons compris que notre avenir, c'était de partir en fumée dans les cheminées.* »

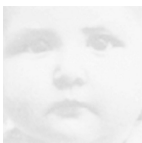
Simone essaie de comprendre ce qui s'est passé, de se mettre dans la peau d'une Juive à cette époque dramatique. Une horreur, se dit-elle : « *Ma mère aurait eu froid, ma fille faim et soif, mon fils bébé hurlerait et moi...* »

Simone dit à Laurie : « *Ce doit être terrible de revenir sur les lieux d'une telle détresse ?* »

Le groupe pénètre dans le camp d'Auschwitz en passant par le fameux portail « Arbeit Macht Frei. » À l'intérieur d'un des baraquements, il y a, à part le groupe de Simone et Laurie, beaucoup de touristes qui défilent devant les vitrines du musée du camp, où des montagnes de cheveux sont exposées, des jouets d'enfants sont empilés, des lunettes enchevêtrées, des valises... des traces de vies massacrées. Les guides parlent avec détachement. Pour Laurie, ils sont tous des touristes voyeuristes.

Traduire et écrire ses émotions face à l'indicible n'est pas une chose aisée.

« *Il n'y a rien à dire* », écrit Simone, « *on ne peut qu'essayer de ressentir.* »



Maximilien Philips, *Le jardin des retours*

[APA-Bel 166]

Écho : Marie Larrieu

2 tomes, 45 pp. et 76 pp.

C'est à peu près une quarantaine d'écrits que Maximilien Philips a confiés à l'APA et *Le jardin des retours* est le dernier : Maximilien Philips est décédé en 2008.

« *Le fameux jardin des retours : Quel nom merveilleux !* » écrit-il à la page 7, il paraît évident que ce nom a ouvert une veine créatrice d'une telle force que l'auteur peine à contenir son élan.

Dès le début de l'histoire le décor est planté, nous sommes au XVIII^e siècle dans le sud-ouest de la France, en Charente-maritime, et les personnages recensés. C'est la vie du jeune comte Hugo d'Aulnay qui va nous être racontée de sa naissance, en 1750, à sa mort à 23 ans, en 1773.

Les détails concrets, savoureux, pleins de bon sens, souvent d'humour, quelquefois anachroniques abondent. La psychologie des personnages évolue au fur et à mesure qu'ils vieillissent et si les scènes amoureuses, érotiques sont un tant soit peu répétitives, mais le XVIII^e siècle permet beaucoup en la matière, le lecteur sent bien la tristesse, le désenchantement, l'amertume, due à la fois aux échecs et au temps qui passe, envahir le héros.

En prologue, Maximilien Philips prend la précaution de présenter son écrit comme la transcription fidèle de carnets secrets tenus par diverses personnes de l'entourage du comte et miraculeusement retrouvés en 1950. *Le jardin des retours* est donc un roman, un roman d'apprentissage, un roman historique, un roman « en costumes » sans rien d'autobiographique apparemment.

A-t-il vraiment sa place au sein des Archives du Patrimoine autobiographique ?

Que répondre à la question ? J'aimerais la poser différemment.

C'est bien un jardin que ce jardin des retours, un jardin contemporain qui a été créé non loin des bâtiments de la Corderie Royale, célèbre monument de la ville de Rochefort.

Alors Maximilien Philips n'a-t-il pas écrit ce roman, happé par le nom, le charme de cet endroit, pour s'offrir une ultime vie à travers celle du jeune comte, à travers une biographie certes imaginaire mais pétrie de ses propres impressions, sensations, de ses rêveries intimes ?

Enfin, n'est-ce pas là un des privilèges légitimes du travail de l'écriture, travail qui tend à faire de toute vie, aussi platement, objectivement racontée qu'elle soit, qu'elle veuille être, un roman ?



Michel Le Haen, *Le développement du taxi est facteur inhérent à la vie de notre urbanité présente et future : témoignages et perspectives*
Arrêt sur images – Images de rues – Hydro-promenade
Abécédaire – Couleurs – Last Post
Notre époque

108 pp.

[APA-Bel 169]

Écho : Françoise Osteaux

On serait en droit, avant même de se plonger dans la lecture de ces textes, de s'interroger sur le lien entre Patrimoine autobiographique et travail académique – par définition extérieur à l'auteur. Et pourtant... Michel Le Haen ouvre son mémoire de fin d'études sur des pages de poèmes (citations et textes personnels) et, à rebours, émaille de données historiques ses essais de descriptions, qu'il définit lui-même comme « *expressions du ressenti* ». Va-et-vient, donc, entre information sociologique et tentation de création personnelle.

Le développement du taxi (...)

(Tapuscrit Travail de 2^e licence Travail social – Animation culturelle ULB 1997-1998 – Jury de la Communauté française)

Le thème choisi pour cette recherche est étroitement lié à l'expérience de l'auteur, lui-même chauffeur de taxi à ses heures – à l'époque du moins. L'étude s'articule autour de deux grands axes : état des lieux de la problématique (autour des taxis bruxellois en particulier) et propositions concrètes de remédiation.

L'une d'elles – la création de taxis-guides culturels – établit un lien immédiat avec les autres tapuscrits déposés.

Arrêt sur images – Images de rues – Hydro-promenade (Essais)

Ces trois brochures se présentent comme autant de « descriptions subjectives », les premières d'œuvres picturales diverses, de l'Antiquité aux années 1900 ; les deuxièmes, d'images publicitaires (abribus, affiches électorales, enseignes...) ; les dernières, de paysages « hydro » (bord de mer, rivière, quai de Seine...).

L'auteur s'attache au sujet traité et à l'atmosphère qu'il dit s'en dégager bien plus qu'à la mise en œuvre de l'image. L'information avancée est parcellaire, tronquée voire erronée. Mais là n'est pas l'essentiel pour l'auteur : il se pose en autodidacte et, à l'érudition, préfère le regard et l'émotion.

Abécédaire – Couleurs – Last Post (Essai de poésie)

L'*Abécédaire* (de A à Z) propose des poèmes de vers libres, construits pour la plupart en assonances. *Couleurs* fait la part belle aux associations d'idées. Quant à *Last Post* (un seul poème), il évoque la « *sordide hécatombe* » de 14-18.

Notre époque (Essai)

Il s'agit cette fois de réflexions personnelles suscitées par l'actualité, faits de société et contexte socio-économique. Comme le revendique Michel Le Haen, « *rien de ce qui est humain ne [lui] est indifférent* ».



Judith Meurrens, *Question de confiance*

97 pp.

[APA-Bel 170]

Écho : Rolland Westreich

Pages format A5, manuscrites sur cahier ligné et photocopiées, double page par double page.

Se présente comme une série de lettres, dont le destinataire est l'amour, la joie, etc. ou un des personnages de la scène familiale.

Entrecoupé par des réflexions sans titres : p. ex. « *quel est le but de cet écrit ?* ». Laisser une trace, pour ne plus taire un « *secret assassin* » ; « *Si confiance il y a, on le lira.* » « *Parce que ceci est un cri.* »

Un lent dévoilement s'opère, au fil des lettres, des malheurs qui se sont abattus sur l'auteure. Disparition d'un père adoré, mariage avec un homme violent dont elle aura une fille, divorce prononcé à ses torts et perte insupportable de la garde de l'enfant, années sombres, remariage avec un autre homme, volage, avec qui elle fait une seconde fille, qui restera auprès d'elle ; tromperie immobilière d'une belle-mère...

Le tout se déroule sur une double toile de fond. La première, terrible, de la relation incestueuse du premier mari avec la fille, que Judith Meurrens n'apprendra que très tard mais qui est dévoilée assez tôt dans le récit. La deuxième, du don de l'auteure pour la peinture, qu'on devine par ailleurs à travers ses associations de couleurs avec les personnes et les émotions qui font sous-titre aux lettres. Ce don lui permettra de survivre aussi bien mentalement que matériellement.

L'ensemble constitue le récit de la manière dont l'auteure a traversé ces épreuves, avec sa fille cadette, dans l'absence douloureuse de l'aînée. « *Quelle vie étrangère à ce que je suis !* » s'exclame-t-elle à la dernière page.

La connaissance de l'existence de l'APA-Bel est décrite par l'auteure comme une incitation à écrire, fait l'effet d'un accélérateur, et cet effet est le plus marqué à la fin du texte. En effet, un tiers du texte a été écrit dans les jours précédant le dépôt. Judith Meurrens m'a contacté le 10 janvier et nous avons pris rendez-vous pour le 12. Trente pages vont être écrites entre ces deux dates, dont une bonne dizaine porte comme entrée le 11 janvier. La conclusion est rédigée le 11 à 23h40...

Suivent deux pages prédatées : une au 21 mars 2010, un rappel dans l'agenda pour planter une graine.

Le 21 avril 2010, la « *graine pousse de toutes ses forces.* » J'ai pensé que ce serait la date appropriée pour lui envoyer cet écho.



**Fiorella Giovanni, *La dame aux chats -
Discours avec Minette***

33 pp.

[APA-Bel 171]

Écho : Marie Larrieu

Dans ce long poème ininterrompu mais minutieusement mis en page, une femme se décrit à travers sa relation avec sa chatte, Minette.

À haute voix, ce dialogue fictif avec l'animal devient chant, murmure, presque miaulement, ronronnement.

Aucun jugement, aucune prise de position ne vient troubler ce moment de bonheur simple que s'offre et que nous offre l'auteure.

**Fiorella Giovanni, *Le Voyage à Venise
suivi de
Histoires de chats vénitiens
Vivaldina
La Giulettina de Vérone***

78 pp.

[APA-Bel 173]

Écho : Marie Larrieu

Venise, un chat roux prénommé Charles, le Carnaval, Vivaldi et Casanova, la place Saint-Marc et l'île Sant'Erasmus, tels sont les ingrédients de ce bref récit.

Charles, chat parisien, vivant dans le quartier du Marais, raconte à sa maîtresse, photographe, organisatrice de spectacles, grippée et pour cela cloîtrée dans son appartement, le séjour qu'il fit à sa place en février à Venise quand, sur le Carnaval, souffle la Bora, le vent du Nord.

Chaque page évoque simplement, sans s'attarder ni s'appesantir, des souvenirs de musique, d'opéra, de peinture que le lecteur peut ou non partager.

Le parti pris d'un chat comme narrateur est un moyen pour Fiorella Giovanni de nous donner sa propre perception du monde en se plaçant sous l'égide d'une riche tradition littéraire européenne.



**Fiorella Giovanni, *Anecdotes italiennes, 1961-1997*
Salo' sur le Lac de Garde,
Venise et son Carnaval,
Milan, Vérone, Bologne et Rome,
Sienna et la Toscane,
*Bari, Matera***

86 pp.

[APA-Bel 174]

Écho : Marie Larrieu

Alors qu'adolescente, elle étudie dans un lycée parisien, Fiorella Giovanni retrouve la langue d'un lointain aïeul : l'italien. Pour elle qui, malgré son patronyme, a comme langue maternelle le français, c'est un enchantement de l'oreille, un coup de foudre immédiat mais surtout, ce sont des retrouvailles : d'une certaine façon elle rentre chez elle, découvre son vrai pays d'élection et nous le fait découvrir par la même occasion.

Cette passion pour la langue s'épanouit dans une succession de croquis, de rêveries, de dialogues pris sur le vif, de saynettes qui nous font découvrir l'Italie et dans le même mouvement la personnalité de celle qui écrit, son humeur, les émerveillements autant que les déceptions ou les contrariétés, sa curiosité, son goût pour les œuvres d'art comme pour la vie quotidienne.



Nicole Delage, *La baraka*

[APA-Bel 172]

Écho : Françoise Osteaux

Manuscrit 2 cahiers Atoma A4 + Tapuscrit 135 pp. A5

Le récit s'ouvre sur un élogieux prologue, signé Marcel Reps¹. Puis place à l'auteure, qui raconte et se raconte. *La baraka*, le titre choisi, donne le ton : une vie s'égrène, sur fond de souriants hasards.

L'enfance, d'abord, au sein d'une bourgeoisie aisée (le père est ingénieur des Mines ; son propre père, ingénieur lui-même, a occupé de hautes responsabilités auprès de grands industriels lorrains) ; les vacances choyées chez les grands-parents maternels, à Blois ; les années de guerre dans la demeure familiale en Zone libre ; des études sans histoires et les premiers flirts avec un gentil cousin...

Après une (mauvaise) année d'anglais à Bordeaux, Nicole part pour Paris : elle rêve de devenir actrice. Mais elle renonce vite à courir le cachet et, sur injonction paternelle, accepte un stage à Londres. Un an plus tard, elle rentre en France et, après quelques jobs, devient secrétaire d'un syndicat patronal (Syndicat des Constructeurs de matériel de mines).

Entre-temps, elle a vécu treize ans d'une relation « *confortable* » (*sic*) avec Roger, qu'elle quitte pour Richard, rencontré six ans plus tôt. Elle rompt pourtant lorsque, à la faveur d'un nouvel emploi dans une agence de publicité, elle rencontre Gaston Deroubaix, qui deviendra son mari. Elle a trente-huit ans. Neuf mois plus tard naît Isabelle, leur fille. Deux cadeaux inespérés, à cet âge : la chance, selon notre auteur. Nicole s'installe alors dans une existence assez classique entre son mari, sa fille et quelques activités professionnelles. Le couple est venu s'installer à Bruxelles, où Gaston travaille désormais.

Suivent quelques épisodes tout aussi classiques : scolarité de l'enfant, récits de voyage, accidents et deuils familiaux... Jusqu'à la maladie de Gaston, qui l'emporte à soixante-quatre ans. Nicole surmonte l'épreuve puis voyage et fait de nouvelles rencontres, amicales et amoureuses.

À quatre-vingt-trois ans, Nicole caresse l'espoir de décrire encore « *cette vie si riche, si présente, si parfaite et si amoureuse* ».

Récit autobiographique, incontestablement, qui coule sans grande surprise : fil chronologique, déroulé de faits, écriture appliquée. Car l'essentiel, pour l'auteure, est ailleurs : témoigner de la « baraka » qui a tissé sa vie et surtout, sans doute, prendre plaisir à s'en souvenir.

¹ Le Marcel des dernières pages, sans doute ?



Jacques Vincent, *Mes années perdues*

43 pp.

[APA-Bel 175]

Écho : Françoise Osteaux

1938 à 1945 : sept ans de la vie de l'auteur, sept années de guerre, sept *Années perdues*. Ce texte assez court, pour partie journal intime, pour partie récit de mémoire, est enserré entre un avertissement et une réflexion rédigés a posteriori – deux feuillets datés de 1994. L'auteur y livre son objectif : que les jeunes générations puissent tirer enseignement de ceux qui subirent cette « *folie meurtrière* » ; et l'espoir qu'il place dans l'Union européenne pour faire rempart contre les « *impérialismes économiques ou politiques* ».

Pour le récit lui-même, l'auteur adopte une ligne chronologique assez limpide : il l'ouvre sur son enrôlement dans la Classe 38, assorti de dix-huit mois d'instruction militaire à Spa, pour le refermer sur la Libération et la fin de la guerre.

Entre-temps, il y aura eu la mobilisation de 1939 ; la Campagne des dix-huit jours et une longue captivité en Allemagne, avec travail forcé dans une ferme d'État réquisitionnée par les nazis ; enfin, la liberté retrouvée et le retour en Belgique, après bien des péripéties heureusement sans gravité.

L'auteur s'en tient au concret ; il livre quantité de détails aisément vérifiables, sur les lieux et les dates, sur les conditions de détention, l'hébergement et la nourriture, sur les horaires de travail et les véhicules qu'il conduit à l'armée, sur les rares moments de loisirs et les acteurs polonais, russes ou italiens croisés au hasard du conflit.

Ni pathos ni gloriole : l'auteur rapporte les faits sans guère se plaindre – pas plus qu'il ne s'aurole d'un prestige usurpé. Il n'a rien vécu que de très banal pour ceux qui, comme lui, se sont trouvés au cœur d'événements qui les dépassaient.

Parfois pourtant, une réflexion montre une prise de conscience différée. Ainsi, à propos d'une possible évasion : « *Je n'ai pas eu ce courage et, je l'avoue franchement, je n'ai pas pris la bonne décision tant j'étais un bon soldat discipliné obéissant aux ordres de ses supérieurs !* » Seul le point d'exclamation laisse deviner que le prisonnier a été effleuré par ce que l'on appellerait, bien des années plus tard, le « devoir de désobéissance ».

Même réserve pudique lorsque le jeune homme évoque sa marraine de guerre, qui deviendra très vite sa fiancée. L'histoire se termine en happy end, s'il faut en croire cette phrase : la bague que le prisonnier fabrique pour Georgette dans une pièce de monnaie, « *elle ne l'a jamais quittée depuis* ».

Le texte s'achève sur ces lignes : « *C'est ainsi que prirent fin mes sept années perdues. Exactement 7 ans, 2 mois et 24 jours. J'avais alors 25 ans, 10 mois et 13 jours.* » Décompte quasi notarial, d'une froide précision ; la lame du prisonnier qui, au mur de sa cellule, en un sombre rituel, graffe les jours perdus.



**Hubert Benkoski, *Une famille ordinaire...
... une famille juive ordinaire***

15 pp.

[APA-Bel 176]

Écho : Marie Larrieu

Rendre l'absence plus présente que la présence

C'est un puzzle où manque la majorité des pièces, 22 pièces sur 40 (3 ont été retrouvées mais tellement abîmées qu'elles étaient devenues l'ombre d'elles-mêmes). Les autres ont été volées, piétinées, massacrées, anéanties.

Ce puzzle est une famille, deux familles que l'amour d'un homme et d'une femme aura fait se fondre pour n'en former plus qu'une pour leurs enfants.

Que s'est-il passé ? Quel pouvoir ivre de lui-même, quels jugements insensés ont provoqué, légitimé cette détestation de son semblable, cette entreprise organisée, acceptée d'une destruction dévastatrice jusqu'à l'anéantissement ?

Ce puzzle pose ces questions avec une particulière acuité et y répond.

Une particulière acuité parce que chaque visage photographié affirme avec force et exactitude que, avant tout et au-delà du plus atroce, la plus grande horreur a été et restera de l'avoir effacé purement et simplement, de l'avoir gommé de la surface de la terre, de l'avoir enlevé au regard de ses proches, de l'avoir effacé du monde des vivants. La vie, la vie quotidienne, unique, irremplaçable, la simple, tendre et claire vie humaine, la vie qui est notre lot à chacun d'entre nous aurait pu, aurait dû se poursuivre paisiblement à travers chacun de ces regards, de ces sourires. Elle est irréparablement, irrémédiablement perdue. Et cette perte est à jamais ce qu'il y a de plus insupportable, de plus scandaleux.

Il y a deux réponses : une première réponse immédiate, incoercible, une réponse personnelle de souffrance, de colère et de haine, légitime.

Puis une deuxième réponse qui, peu à peu, m'emporte. Dans ce puzzle où manquent tant de pièces, où chacune des pièces manquantes a toute sa place, où chaque contour de chaque pièce absente est méticuleusement dessiné avec tant de patience, tant de soif désespérée, inextinguible, l'amour se coule dans le vide, le néant, l'amour frêle funambule, irrésistible, que rien n'arrête. L'amour me présente chacun de ces visages et, moi qui ne les connais pas, je répète timidement à mon tour :

Chana-Ruchla, Rywka, Brandel, Abram-Josek, Sura-Itta, Rosa, Berck-Bernard, Nathan, Aaron-Leib, Léa, Shmuel-Leib, Chiel-Mayer, Sara-Rywka, Enoch, Joseph, Maurice, Felix, Maria, Dora, Sara, Jacob et Marie.

Oui, leurs âmes restent fermement liées au faisceau de la vie grâce à celui qui obstinément raconte, rappelle, appelle, pour calmer sa douleur, la partager.



Francine Flament, *Ma guerre à quatre ans*

19 pp.

[APA-Bel 178]

Écho : Rolland Westreich

Texte daté du 11.11.2008, 19 pages. Précédé de deux pages de photos, la première en couverture représentant les parents de Francine Flament en 1940, père en uniforme ; la deuxième des photos de leur maison et de Francine Flament avec divers parents ainsi que la chèvre Biquette.

Le texte est écrit au fil des souvenirs, plus ou moins chronologiquement, avec quelques prolepses – flash-forward vers le présent, pour expliquer ce que les personnes en question sont devenues. Il raconte les souvenirs de guerre de l'auteure qui a quatre ans en 1940, d'où le titre. Les émois de la petite fille reviennent à l'adulte de 2008 qui tente de les rendre tels quels en les assortissant parfois de commentaires.

Les parents lui enseignent tôt qu'il ne faut pas se laisser faire par les enfants harceleurs même s'ils sont plus grands et plus forts : « *nous ne te punirons pas.* » La famille hait généralement les « *Boches* », surtout la grand-mère, fille d'officier qui les défie quasiment ouvertement, alors que père et mère sont plus prudents. Mais pas toujours : on observe les bombardements du balcon du 2^e étage plutôt que de se réfugier à la cave « *où la maison peut nous tomber dessus* » ; plus tard on y observera le vol des V1 – jusqu'au jour où l'un d'eux a une panne de moteur et manque s'écraser sur ledit balcon, mais le moteur se remet en route miraculeusement... Il y a la nourriture qu'on conserve religieusement, le jambon d'Ardenne où s'installent les vers, la boule de fromage de Hollande qui durcit et ne sera jamais mangée... Il y a quelques animaux de basse-cour qui font office de doudou et de compagnons de jeu, dont la chèvre Biquette. Un beau jour le père décide que Biquette doit se « *dégourdir les jambes* » au parc du Cinquantenaire tout proche. Au retour, il se rend compte « *que les Allemands auraient pu la réquisitionner* »... Mais au parc, un petit garçon a voulu caresser Biquette qui lui a envoyé un coup de corne, à la grande joie de Francine Flament. Mariée, celle-ci se rendra compte que le petit garçon de l'époque n'était personne d'autre que son mari...

Souvenirs de classe, aussi, ces camarades juifs qui disparaissent mais que l'auteure retrouve enfin en 2011, « *en vie, comme je l'espérais* »... Souvenirs de petits actes de défi et de résistance, souvenirs aussi de la collaboration ordinaire : la propre tante de Francine Flament est collaboratrice, elle a gardé son nom de jeune fille et la Résistance confond les bons Flament avec les Flament collabos et veut faire payer aux uns la faute des autres... La vérité est heureusement rétablie, des excuses sont présentées.



Libérés, les Bruxellois pavoisent – mais la guerre n'est pas finie, ce sont les V1 et l'offensive des Ardennes. Un jeune cousin de Lierneux se réfugie chez les Flament. Après la Libération, la FN qui avait survécu à la guerre cachée dans une remise est restaurée dans ses fonctions, la famille part dans les Ardennes rendre visite au cousin, qu'ils ne retrouveront qu'après avoir bu une « petite goutte » avec voisins et homonymes...

La guerre se termine, les troupes alliées défilent à Bruxelles, Francine Flament est aux premiers rangs. « *La paix revenue, la vie allait beaucoup changer !* », conclut-elle son récit.



Francine Flament, *La quincaillerie de la Chasse*

10 pp.

[APA-Bel 179]

Écho : Rolland Westreich

10 pages de photocopies d'un chapitre de « *Apocalypse en Belgique* », ouvrage publié par Bruno Deblander et Louise Mounaux, suite à l'envoi à la RTBF de 300 témoignages après la diffusion d'un épisode de l'émission éponyme. Accompagné d'une photocopie d'un article du *Soir* signé Pascal Martin, « Quinze récits pour revivre l'apocalypse en Belgique ».

Chapitre de l'ouvrage cité, ce récit rapporte de nombreux événements racontés par l'auteure dans le texte *Ma guerre à 4 ans* (APA-Bel 178). Celui-ci toutefois est organisé comme un texte généalogique autour des différents parents de Francine. Il s'attache surtout à décrire la vie de la quincaillerie. Nous retrouvons la petite fille de 4 à 9 ans, mais le ton est plus distancié. En effet, le texte a été réécrit pour publication et a perdu une grande partie de la force et du charme de l'original. Toutefois, il apporte une série de détails nouveaux par rapport à *Ma guerre à 4 ans* : plus on écrit, plus on se souvient...

Nous apprenons ainsi que les beaux-parents de Francine Flament, lui italien et elle alsacienne, étaient propriétaires d'une boîte de nuit place de Brouckère. Pour pouvoir s'approvisionner, ils cultivaient l'amitié des officiers allemands... ce qui ne les empêchera pas d'abriter une famille juive, de la sauver de la déportation et d'éviter une condamnation pour collaboration à la Libération.

On apprend aussi que Francine subira plus tard la vindicte de certains professeurs qui la confondent avec sa cousine, fille de la sœur de son père qui porte le même nom de Flament et exploitait également une quincaillerie mais chaussée de Wavre. Cette tante de Francine a été condamnée à mort pour collaboration. Les parents obligeaient la cousine à dénoncer les clients des parents de Francine...

En 1965, la cousine s'explique avec Francine, s'excuse de ce que les parents l'avaient obligée à faire.



Francine Flament, *Voyage à Cali*

20 pp.

[APA-Bel 180]

Écho : Rolland Westreich

Daté de 1992. 20 pages A4 dactylographiées précédées d'un « Prologue » d'une page, rédigé en février 2011, vraisemblablement en vue du don à l'APA-Bel. Ce prologue s'interroge sur la nature de l'aventure, qui est « *programmée mais pas par nous* » et survient quand on est jeune, pour constituer une « *provision de souvenirs un peu fous...* ».

Voyage à Cali relate le voyage entrepris par l'auteure et son mari en 1962 pour s'établir en Colombie, où vivait déjà le père de celle-ci. Le texte est scandé par des intertitres, généralement en majuscules, se rapportant aux étapes du voyage.

Le couple doit quitter la Belgique parce que le mari Roland s'est porté garant pour son père à lui, à hauteur de cinq millions de francs belges, somme énorme à l'époque, et que le beau-père ne s'est pas avéré fiable. Francine et Roland sont invités par le père de celle-ci en Colombie, pour y créer un atelier de fabrication de limes.

L'auteure est marquée par la traversée de l'Atlantique en Boeing 737, après une escale à Madrid qui manque de se terminer dans le terminal de l'aéroport pour cause de méconnaissance du nouveau modèle d'avion. La traversée paraît interminable. Encore une escale aux Antilles et à Caracas, puis changement à Bogota pour un vieux coucou qui les amène à Cali et dont la déglingue semble une préfiguration de ce qui les attend là-bas. Une grande partie du texte est dédiée à la description de l'hostilité de l'environnement : pauvreté, détresse des vieux, absence de respect de la vie humaine, omniprésence des insectes et autres vermines...

Sur place, le père s'avère aussi peu fiable que le beau-père : il a dépensé l'argent envoyé par le couple en guise de réserve, il a adopté la culture locale du « *mañana* – demain » et n'a encore monté aucune machine, il a une nouvelle famille... Francine et Roland réussissent malgré tout à lancer l'atelier, appliquant des connaissances glanées avant leur départ. Ils remplissent leur part du contrat qui consiste à tremper l'acier des limes – mais fabriquées par le père, celles-ci ne coupent pas... Fin de l'atelier, presque de l'aventure.

Après quelques autres tentatives professionnelles et une fausse couche de l'auteure, causée par un voyage sur une route trop cahoteuse, le couple rentre dépité à Bruxelles. Où va enfin naître un enfant : « *il était temps pour moi* », écrit Francine Flament, « (...) *je ne savais plus voir ni de femme enceinte, ni d'enfant !* » De nouvelles aventures l'attendent, car « *La vie était devant nous avec ses problèmes mais aussi ses bonheurs, et nous avons connu une existence à peu près normale. Je dis « à peu près » car en tant que farfelus, nous avons eu encore pas mal d'aventures, mais jamais aussi négatives que la première. Nous nous en sommes sortis plutôt gagnants en fin de compte (50 ans de vie commune).* »



Marguerite Jamar, *Madame Ma*

84 pp.

[APA-Bel 187]

Écho : Agnès Bensimon

Marguerite Jamar, seconde fille de Thérèse Charlier, alias Madame Ma, épouse de Jean Ma Tchou- Dzen, a vu le jour à Shanghai, le 9 juillet 1932. Quelques semaines plus tard, sa jeune mère mourait de fièvres cérébrales, dans sa vingt et unième année, loin de sa famille et de sa Belgique natale.

Devenue mère, puis grand-mère à son tour, Marguerite a éprouvé le besoin de réunir et de transmettre la correspondance que Thérèse Ma avait adressée régulièrement à sa mère dès les premiers jours de son long périple vers la Chine, jeune mariée de 18 ans, en attente de son premier enfant, jusqu'à la veille de son décès brutal, deux ans plus tard. Une cinquantaine de lettres, conservées par sa destinataire jusqu'à sa mort et puis léguées à ses petites-filles, Jacqueline et Marguerite.

Intitulé *Madame Ma*, signé Marguerite Jamar, ce recueil épistolaire composé 70 ans après le décès de leur auteure ne constitue pas un récit autobiographique au sens premier. La jeune Thérèse écrivant à sa mère n'avait pas conscience de poser un acte autobiographique en relatant les aléas de son voyage vers la Chine, puis sa vie quotidienne dans ce nouveau pays. De même, Marguerite Jamar n'est ni l'auteure ni la destinataire de cette correspondance. Pour autant, celle-ci retrace deux années de la vie de sa génitrice avant sa venue au monde. C'est elle, Marguerite, l'orpheline de naissance – ou presque –, qui tient à restituer ces bribes de vie signées de la main de Thérèse, laquelle livre une part d'elle-même et le témoignage d'une jeune Européenne débarquée en Chine, au tournant des années 30, à une époque troublée par la deuxième guerre sino-japonaise, dont la portée lui échappe totalement.

Dans l'avant-propos, Marguerite Jamar met en perspective cette correspondance qui était lue par sa grand-mère « *mais aussi par toute la famille proche restée au pays. Il ne s'agit donc point d'un échange épistolaire intime à proprement parler bien qu'il apparaisse clairement que le très jeune âge de Madame Ma s'encombre peu de masquer ce qu'elle vit et voit, tant au cours de son voyage – 71 jours ! – que durant son séjour en Chine* ». Mise en perspective encore lorsque Marguerite écrit : « *Je perçois la très jeune femme qu'était ma mère au travers de ses questions réitérées qui cherchent l'approbation de "sa chère petite Maman" ainsi que son désarroi de jeune mère inexpérimentée et peu instruite des choses de la vie.* » Mise en perspective toujours lorsqu'elle réfléchit à sa décision de réunir le recueil de cette correspondance – pourtant seule trace tangible de la voix de sa mère lorsque celle-ci disait « je » : « *le livre que voici consacre bien une volonté de transmission, de lien continu mais aussi la conviction que ce que chaque être recèle de particulier, de spécifique, de personnel et d'unique forme précisément et comme par magie le ressenti universel et la trame de toute vie humaine.* »



Les dix premières missives ont été rédigées par Thérèse Ma entre la toute première étape de son voyage vers la Chine, à l'Hôtel d'Anjou à Lyon et datée du 27 juillet 1930, et le 7 septembre 1930, soit trois jours après son arrivée à Shanghai. Elle relate l'embarquement à Marseille sur le paquebot *Général Metzinger*, puis Port Saïd, Djibouti après la mer Rouge, Aden, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong Kong et enfin Shanghai. Thérèse livre peu de détails des villes portuaires qu'elle découvre. Son mari et elle nouent à bord des relations qu'ils garderont une fois arrivés à destination. Jean est un jeune Chinois, plus âgé, dont elle a fait la connaissance en Belgique, alors qu'il étudiait l'agronomie à Gembloux et logeait chez sa mère. Ils se sont mariés quelques mois plus tôt et le jeune couple part tenter sa chance en Chine.

Enceinte, certains moments de la traversée sont difficiles, Thérèse laisse percer la nostalgie, déjà, des siens et sa déception éclate quand aucun courrier de sa mère ne l'attend à Shanghai.

La correspondance se poursuit sur deux ans. Entre les lignes touchantes et souvent naïves, la jeune femme fait preuve d'un grand courage et d'une volonté de s'adapter rare. Elle affronte son premier accouchement, à 18 ans, sans l'aide de sa mère. Elle a trouvé un emploi de professeur de français, puis de musique, semble maîtriser assez vite le mandarin. On sent les préoccupations matérielles – il est fréquemment question du coût de la vie et les préoccupations politiques : elle fait face à la violence de la crise de la Mandchourie qui atteint Woosung, le port où elle habite, en février 1931. Les moments de tristesse, de nostalgie affleurent régulièrement, bien que Thérèse soit soucieuse de ne pas attrister sa famille. Enfin sa rage pointe lors de sa deuxième grossesse et elle affirme qu'on ne l'y reprendra plus. Elle décède un mois et demi après la naissance de Marguerite, emportée par une mauvaise fièvre. Une lettre de Jean annonce à sa belle-mère le décès de son épouse.

Le dernier document clôturant le recueil reproduit un article qui lui rend hommage. Paru dans la Revue littéraire *NAN-HUA*, le 26 août 1932, il s'intitule « À la mémoire de Madame Ma » et porte la signature de Tchou-Ming, étudiant à l'Institut d'Agronomie de Woosung.

Quatre photos de famille sont intégrées au recueil : Jean seul avec ses deux filles encore bébés, Jean et Thérèse le jour de leur mariage, Thérèse et Jacqueline, Jean et Jacqueline, le même jour, dans les mêmes décor et posture.

Une carte postale du paquebot des Messageries maritimes où elle commence son voyage. Son nom en mandarin, des commandes de livres spécialisés dans l'agriculture, des papiers à en-tête.



Léon Michaux, *Et l'enfance passa – Fils de prolo, du baby boom et de l'instruction publique*

[APA-Bel 193]

Écho : Françoise Osteaux

Tapuscrit de 108 feuillets A4 daté 2011.

Qui ouvre ce texte plonge au cœur d'un kaléidoscope de souvenirs très personnels, et pourtant représentatifs de toute une génération d'après-guerre, celle dite du baby-boom. Malgré une focale privilégiée sur l'enfance et la jeunesse, la chronologie se trouve sans cesse bousculée par d'autres pans de vie. Selon l'auteur lui-même, il propose moins une autobiographie exhaustive que de petites « *chroniques impressionnistes* ». Le lecteur se fait donc assez vite une idée globale des convictions de l'auteur, de ses engagements et de son regard sur le monde actuel.

Après une introduction assez brève, sorte de note d'intention au lecteur, une série de courts chapitres (une ou deux pages) plantent le décor de l'enfance à Ougrée : les parents, l'école, les jeux et les copains du quartier, le « Voisinage André Dumont ». L'auteur retrace aussi sa formation : on sait qu'elle le mènera à des professions très diverses (libraire, journaliste, critique de cinéma, animateur de radio et de télévision, chroniqueur et scénariste...).

L. Michaux pourrait un jour proposer ce livre à l'édition – il lui arrive d'ailleurs de s'adresser au lecteur. Son objectif ? Souligner à travers son propre parcours son refus de la fatalité sociale : « *Oui on est dedans mais pas tout à fait – et pas pour toujours.* »

Le fil rouge de ces récits assemblés tient en un mot : la « méritocratie ». L'enfant naît en effet au cœur de l'industrie sidérurgique liégeoise, au sein d'une famille de prolétaires (le père est ouvrier plafonneur pour l'usine). Mais nous sommes en 1948, dans l'espoir de l'immédiat après-guerre, et l'enfant est bon élève. Boursier, il accédera à l'athénée puis à l'université. L'ascenseur social s'ébranle vers les étages...

Si le jeune diplômé évite le parcours trop prévisible du professorat, il reconnaît avoir bénéficié d'un luxe devenu rare : choisir sa voie sans jamais redouter l'impasse professionnelle. Sa vie aura au contraire été riche, sinon luxueuse ; une succession d'apprentissages, de découvertes, de rencontres inattendues : « *J'ai changé de monde à défaut de pouvoir changer le monde.* »

Hors chronologie, nous l'avons dit, les récits brossent tout de même un tableau assez précis du temps, à l'aube des Trente Glorieuses. Après les progrès domestiques (ah ! la salle de bains), c'est la découverte de la télévision et du cinéma, mais aussi des rapports de force dans le microcosme de l'école ou à l'échelle des grandes entités socialisme-communisme, des clivages religieux entre cathos et laïques... L. Michaux trace également les portraits sans complaisance de ses parents et de son frère, même si l'on devine quelque regret d'avoir peut-être mal aimé ?

La page se ferme parfois sur un clin d'œil – citation détournée, allusion à un titre de film ou de roman –, moyen assez pudique d'éviter le pathos ou la nostalgie appuyée. En filigrane, un message récurrent : le respect de soi et des autres, la fidélité à ses convictions et à ses origines, la chaleur du « Voisinage », le souvenir de ceux qu'il y a côtoyés et des plaisirs partagés, autant de valeurs de solidarité hors diplôme ou statut social.

« *Je n'ai, à aucun moment de ma vie, ni regretté, ni renié, ni oublié le petit mec de la rue André Dumont.* »



Annexe : Colloque international « Télémaque »
Comment archiver et interpréter
les témoignages autobiographiques ?
Sous la direction de Beatrice Barbalato

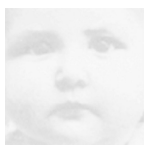
Organisé par les Archives du Patrimoine Autobiographique-Belgique (APA-Bel)
Sous le haut patronage de Madame Fadila Laanan,
ministre de la Culture de la Communauté française de Belgique.
Avec le soutien de la Direction du Patrimoine culturel
de la Communauté française de Belgique
et de l'Echevinat de la Culture d'Uccle
Avec la participation de la Bibliothèque-médiathèque « Le Phare » à Uccle

Rapport en bref par Beatrice Barbalato et Albert Mingelgrün

La rencontre « Télémaque » qui a eu lieu les 1^{er} et 2 avril 2011 au CAL (Centre d'Action Laïque – Université Libre de Bruxelles) s'est voulue l'occasion de comparer des systèmes d'archivage et d'accès des patrimoines autobiographiques et de la vie privée en général. Le but poursuivi a été de permettre une réflexion avancée sur les formes de sauvegarde et de diffusion auprès du public.

Les lignes initiales du projet

« Les Archives du Patrimoine autobiographique et de la vie privée conservent les documents mixtes : des tapuscrits, des lettres, des enregistrements oraux, des photos, des vidéos ; tous matériaux qui prennent forme sur des supports variés et qui normalement ne se conforment pas à des rhétoriques spécifiques ni à des disciplines académiques. Cette multiplicité de contenus et d'expressions rend le catalogage complexe. Imposer un ordre pour assurer la classification de ces travaux signifie déjà orienter le public dans ses consultations. Un catalogage est toujours un acte *a posteriori*, qui risque d'*archéologiser* une fois pour toutes les matériaux déposés. Les banques de données via Internet facilitent l'accès aux archives mais les rendent aussi plus anonymes. Un des buts des Archives du Patrimoine autobiographique est de faire vivre ces documents en facilitant l'accès au public. Leur gestion n'est jamais un acte accompli : il ne s'agit pas simplement d'ouvrir un robinet. Une archive exige un encodage articulé, la constitution de corpus, une valorisation continue des œuvres conservées et leur promotion. »



Conclusions de B. Barbalato et A. Mingelgrün prononcées à la fin du colloque, le 2 avril 2011 à 14h00

Il faut redire et souligner d'emblée qu'au moment où se termine notre rencontre, qu'elle fut tout entière vouée au plus près à l'humain, puisqu'il s'agit de traiter, pour l'essentiel, d'archives et d'archivages relatifs à des témoignages et des biographies de soi.

Succédant à l'introduction générale d'Annick MAQUESTIAU et à l'ouverture de Patrice DARTEVELLE, ainsi qu'aux préliminaires méthodologiques, éthiques et classificatoires de Beatrice BARBALATO, Philippe LEJEUNE, et Rolland WESTREICH, et après un petit écart narratologique (Albert MINGELGRÜN), il convient de rappeler en effet la présentation des « masses anglaises des années 30 à nos jours » (Fiona COURAGE) ou encore celle des membres constituant la communauté urbaine du onzième arrondissement de Rome (Fabio OLIVIERI et Diego DE MASI) ou enfin celle des résonances et des échos liés aux gens du Pays de Neuchâtel (Jacqueline ROSSIER).

Les mêmes orientations se manifestent lorsque le support papier devient cinématographique : il s'agit de personnes saisies tant dans leur préoccupations existentielles que dans leur quotidien : qu'il faille mettre en scène et en évidence les obsessions de cameramen, privés amateurs (Yaël ANDRÉ), de documents familiaux (André HUET) ou de type politique au sens profond (Yvon LAMMENS).

Le colloque a aussi pu montrer que les matériaux concernés émanaient de sources diverses et que leur traitement pouvait poser des problèmes particuliers : archives radio constituées de mémoires publiques et privées (Peter LEWIS), archives connotées d'autobiographie relevant des membres d'une institution comme l'UCL (Françoise HIRAUX), transcriptions de textes-reflets de l'histoire des Juifs de Belgique au XX^e siècle (Catherine MASSANGE).

Lesdits matériaux peuvent encore être issus de milieux ou d'activités spécifiques permettant d'envisager les retombés esthétiques d'écrits proprement littéraires (Myriam WATTHEE-DELMOTTE et Sofiane LAGHOUATI) ou de rencontrer les revendications de transmission de productions artistiques comme la danse contemporaine (Mattia SCARPULLA), les deux orientations devront faire l'objet d'approches et d'exploitations spécifiques.

Par ailleurs, il a été rendu compte de l'importance grandissante des technologies les plus actuelles : en l'occurrence le passage sur Internet des archives d'ordre public, du Parlement européen (Secondo SABBIONI) ou d'ordre privé, à savoir des documents provenant de la Catalogne (Daniel PIÑOL ALABART) ou de la ville de Gênes (Fabio CAFFARENA).

Une variante dans le domaine informatique s'offre en outre à travers la confrontation entre journal intime et blog sur le plan de leurs rapports et de leur conservation (Jean-Daniel ZELLER), tandis que la limite de ces dernières composantes est peut-être atteinte par la mise au point de logiciels susceptibles, comme au second degré, de servir d'outil de travail dans le champ culturel numérique lui-même (Seth VAN HOOLAND).



Résultats et lignes directrices

Les résultats du colloque permettent de souligner plusieurs aspects liés à ces problématiques et d'avancer tant en ce qui concerne la réflexion théorique qu'en ce qui concerne la mise en chantier de nouvelles formes de programmation d'archivage et d'initiatives culturelles :

- 1) Constituer un système d'archivage et d'accès respectueux de la source et dynamique face au public (pour la consultation, la promotion culturelle, et l'exploitation scientifique) ; regarder de la même manière les autobiographies des présidents du Parlement européen, les biographies autoracontées par des professeurs de l'Université catholique de Louvain, la narration d'une personne ordinaire ou l'archive de la vie privée/publique d'Henri Bauchau ou encore les blogs.
- 2) Des exemples concrets de mise à disposition du public de matériaux mixtes accessibles dans leurs interrelations réciproques ont été présentés, et constituent des lignes directrices intéressantes. Voir : *Mass Observation Archive, Departamento de Historia Medieval, Paleografía y Diplomática. Universitat de Barcelona, mémoires numérisées des anciens députés: les archives du Parlement européen du XXI siècle, Archives de la vie ordinaire, Neuchâtel, Suisse, Les archives « privées » des chorégraphes contemporains, Dipartimento di Storia moderna e contemporanea Università di Genova*.
- 3) Les formes d'indexation traditionnelles deviennent de plus en plus désuètes et ne sont plus vraiment utiles pour l'exploration et l'exploitation de ce genre de patrimoine. L'attention aux formes de la communication plutôt qu'à leurs contenus se traduit pour l'encodage Internet dans la valorisation des liens hypertextuels. Voir les réflexions issues des interventions : *Collection registration software as a tool to describe and disseminate digital cultural heritage-ULB, Programme de création d'archives à la première personne du singulier, Le programme « Conversation » de l'UCL Archives de l'Université catholique de Louvain, etc.*
- 4) Le « bon » usage des inédits rendra la mémoire au présent. Voir les réflexions suscitées par la table ronde comprenant Rolland Westreich (président APA-Bel) ; Yaël André (cinéaste), André Huet (président de l'asbl *Mémoires inédites*), Yvon Lammens (cinéaste, réalisateur) et Catherine Massange (*Fondation de la Mémoire contemporaine*).

Des exemples concrets et reparcourables ont été proposés, tous dans la direction, pour le dire en bref, du *Jetzt-Zeit* benjaminien.

La présence de Philippe Lejeune a permis un parcours critique du long chemin de la réflexion théorique relative à l'écriture à la première personne et aux formes d'organisation de ce savoir en Europe.



Perspectives

On envisage dans un avenir immédiat :

- La publication des actes par les Presses universitaires de Louvain ; le travail d'édition sera terminé pour la fin de l'année 2011.

Dans un avenir plus lointain :

- La création d'un réseau élargi, à savoir un Observatoire sur l'archivage et la promotion de documents provenant soit de la vie privée soit produits sans intention de les rendre publics.



APA-Bel : qui sommes-nous ?

S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, l'APA-Bel vise :

- à sauvegarder dans un fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans les documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque Le Phare de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans un garde-mémoire intitulé « De Temps en temps ».

L'**APA-Bel** est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de : **Agnès Bensimon ; Marie Larrieu ; Annick Maquestiau ; Albert Mingelgrün ; Sabine Missistrano ; Françoise Osteaux ; Rolland Westreich** (Président)



Membres d'honneur

Le comité d'honneur est constitué de personnalités ayant soutenu la création ou les activités de l'APA-Bel.

- Gilles Alvarez, ancien président APA, France
- Lionel Bourg, écrivain, France
- Jacques De Decker, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique
- Monique Dorsel, ancienne directrice du Théâtre Poème, Bruxelles
- Susann Heenen-Wolff, professeure UCL
- Yvon Lammens, cinéaste, Bruxelles
- Philippe Lejeune, professeur, cofondateur APA, France
- Annick Maquestiau, dir. de la bibliothèque-médiathèque Le Phare, Bruxelles
- Jacques Martroye de Joly, ancien échevin de la Culture, Uccle-Bruxelles
- Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles
- Albert Mingelgrün, professeur émérite ULB, Bruxelles
- Sabine Missistrano, présidente d'honneur de la Ligue des droits de l'homme
- Anne Morelli, professeure ULB, Bruxelles
- Adolphe Nysenholc, professeur émérite ULB, Bruxelles
- Catherine Schmutz-Brun, professeure, Fribourg, Suisse
- Sam Touzani, comédien, auteur, Bruxelles



Membres associés

- Fabio Caffarena, Università di Genova-ASP, Archivio Ligure della Scrittura Popolare di Genova, Italia
- Faculty of Social Sciences and Humanities, London Metropolitan University (Peter Lewis, Senior Lecturer, Professor John Gabriel, Faculty Dean, Dr. Jenny Harding)
- Françoise Hiraux, archiviste à l'UCL, Louvain-la-Neuve, Belgique
- Agnieszka Pantkowska, Laboratoire des Lettres belges de langue française, Institut de Philologie romane, Université A. Mickiewicz, Poznan-Pologne
- Jacqueline Rossier, conservatrice des Archives de la vie ordinaire de Neuchâtel, Suisse
- Secondo Sabbioni, Senior Archivist au Parlement européen, Bruxelles
- Myriam Watthee-Delmotte, directrice scientifique du Fonds Henry Bauchau, UCL, Belgique



Un réseau européen

Les *Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir* font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici quelques-unes. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de **Philippe Lejeune « Autopacte »** à <http://www.autopacte.org>.

France : Association pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France

Téléphone: 33 (0)4 74 38 37 31

Courriel : grenette@wanadoo.fr

Fondateur : Philippe Lejeune

Responsables : Philippe Lejeune – Denis Dabbadie

<http://sitapa.org>

Italie : Archivio Diaristico Nazionale

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)

Téléphone : 39 (0)575. 797730 ; fax 39 (0)575 799810

Courriel : adn@archiviodiari.it

Fondateur : Saverio Tutino

Responsable : Loretta Veri

<http://www.archiviodiari.it/>

Allemagne : Deutsches Tagesbuch Archiv

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen

Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907

Courriel : dta@tagebucharchiv.de

Responsable : Frauke von Troschke

<http://www.tagebucharchiv.de/>

Angleterre : The Mass-Observation Archive

Adresse : The Library, University of Sussex, Falmer, Brighton, BN1 9QL

Téléphone : +44(0) 1273 678157 ; fax : +44(0) 1273 678441

Courriel : library.specialcoll@sussex.ac.uk

Responsable : Dorothy Sheridan

<http://www.sussex.ac.uk/library/massobs/>